

	Bihannéis Pierre : Né le 16-02-1918 à Lesneven, fils de Jean-Marie et Pascaline Colliou ; études à Lesneven ; 1943, prêtre et vicaire à Tréboul ; 1952, vicaire à Châteaulin ; 1966, recteur de Guimaëc ; 1978, retiré à Brest ; décédé le 28-09-1979. Étude : <i>Quimper et Léon</i>, 1979 p. 439.
--	---

Extraits de l'homélie de M. Joseph Jézéquel, recteur de Portsall, aux obsèques de M. Pierre Bihanéis, à St-Martin de Brest le 1er octobre 1979.

Pierre est né à Lesneven en 1918. Son père y travaillait, employé des chemins de fer départementaux. Puis Plouescat : toute la famille y a vécu de 1919 à 1933. Pierre commençait ses études au collège de Lesneven. M. Bihanéis père ayant été réformé, la famille se déplaça à Huelgoat, où Marie, la grande sœur avait pris les Docks de l'Ouest. En 1936, les voici à Brest, dans la paroisse St-Louis.

Nous nous sommes trouvés ainsi à plusieurs séminaristes, René Stephan décédé, Pierre Madec décédé, Paul Le Gall et moi. Nous faisons pendant les vacances ce que faisaient tous les séminaristes, le patronage, et parfois la colonie de vacances aux Blancs Sablons. Nous étions une bonne équipe de camarades, notre apprentissage était intéressant, nous avons pris la bonne voie : bref, l'enthousiasme de la jeunesse.

Service militaire en 37, au 2e Dépôt de la Marine, à Brest, comme infirmier, ce qui lui sera bien utile par la suite. Puis la guerre, la défaite, le retour à Brest, les marins n'ayant pas été retenus prisonniers, les bombardements, la rentrée au Séminaire en 40, à Lesneven, dans des locaux inachevés, où les hivers étaient rudes, et la nourriture rare. Heureusement, il y avait le football le jeudi : il jouait toujours avant-centre.

Nous voici prêtres en 43, première messe à St Louis, où M. Courtet a succédé à M. Moënner, devenu vicaire général.

Pierre est nommé vicaire à Tréboul, par suite d'un étrange amalgame de l'évêché, comme il plaisanterait lui-même, entre les marins de l'Etat et les marins pêcheurs. Job Théréné a vécu avec lui 7 années sur les 8 qu'il y passera, il dit : Nous étions 2 vicaires, c'était mon camarade. Il a été chargé du patronage des Gars d'Ys. Il s'y est dévoué corps et âme : pour le matériel, on le voyait manier la pelle et la pioche : ce n'était pas si fréquent à l'époque, cela s'alliait mal avec la soutane, question de dignité, disait-on. Il aurait aussi aimé jouer au football avec ses gars, je crois qu'il l'a fait parfois, mais c'était mal vu de l'évêché. Pour le spirituel, son type était plutôt un comportement, une manière de vivre faite de bonté, de dévouement, de contacts humains. Il fut sans doute le 1er prêtre à aller en mer avec les marins pour une campagne de thon. Il y a ainsi des signes qui manifestent l'esprit intérieur. Ces signes, chez Pierre, il fallait les attraper au vol, car il était très discret sur lui-même, il avait un côté secret. Les autres signes se perdaient dans la grisaille des jours : il aimait le travail modeste et bien fait, il fuyait le décorum : « Acquitte-toi à la perfection de ton ministère ».

En 51, Pierre est nommé à Châteaulin. Ici, c'est Jean Le Bihan qui l'a bien connu. Il connaissait tout le monde, il avait le don du contact humain. Il était directeur du patronage, « les coquelicots », et en même temps, l'ami des membres de l'Amicale Laïque. Précisons ces contacts humains : ce n'était pas des contacts superficiels, ni pour être bien vu. Il vivait vraiment près des gens, il était l'« abbé » (c'est le nom qu'on lui donnait). Il allait les voir, s'asseyait dans la cuisine, parlait peu, écoutait défilier tous les soucis familiaux et personnels. Il portait le fardeau des gens. Et c'est, je crois, un autre trait de sa spiritualité : il se refusait à dire des mots tout faits, des slogans, pour consoler les gens, pour anesthésier les misères, Pierre vivait avec, souffrait avec... « Il buvait avec eux le fruit de la vigne », « il méditait tout cela en son cœur ».

A Châteaulin aussi, semble-t-il, s'est précipitée une situation qui lui fut pénible. Dès le début de son sacerdoce, il s'était trouvé lancé dans un tourbillon d'activités, du fait d'être vicaire et directeur de patronage. A lui la masse d'enfants le jeudi après-midi et pendant les vacances, à lui la masse de jeunes gens et d'adultes tous les soirs de la semaine, et le sport, et le cinéma, et la section théâtrale, et les réunions. Pierre ne trouvait pas le temps d'étudier, d'approfondir la doctrine, ou l'évolution des mentalités, ou les recherches de l'Eglise. Un temps est venu où il s'est senti dépassé. Il était très intelligent, il sentait en lui des possibilités, il n'arrivait plus à se remettre au travail intellectuel approfondi. Du même coup, il se rendait compte que sa vie aurait pu être plus riche, son apport aux autres, plus profitable. C'est pourquoi aussi, peut-être, s'il se montrait volontiers traditionnel en idées et en pratique, il n'était jamais sectaire, il pressentait qu'il y avait d'autres portes.

Autre souci à Châteaulin, sa santé. Le cinéma a été sa mort. C'est là qu'il s'est brûlé les poumons. Il était retenu au-delà de minuit tous les soirs, entre le visionnement des films, les séances, le rembobinage, les réparations... Alors, il fumait. Il disait bien ces derniers temps : « Tu vois, Jezo, c'est le tabac ». C'est là aussi que sa voix, qu'il avait très juste s'est démolie. Et à ce sujet, encore un trait qu'il eût fallu souligner davantage : son amour du chant. Il avait toute la collection « Eglise qui chante » avec ses disques souples, il aimait la belle et vraie liturgie.

1966 : Guimaëc. C'est toute l'équipe du secteur qui devrait ici témoigner. Elle le fait par son ami Jean-Noël Moalic :

- Sa simplicité : Je me suis demandé bien des fois comment il réussissait cette approche du peuple. Par exemple, je le voyais jouer aux boules le dimanche le long de la route de Locquirec, alors qu'il n'en pouvait plus, mais sachant que là, il avait un contact avec des amis. - Son accueil : quinconque pouvait se présenter chez lui, était sûr d'être bien reçu. Et, en plus, d'une fidélité totale à l'amitié.

- Son esprit indépendant, s'exprimant volontiers en traits caustiques. Certaines circulaires ou nouveautés en ont fait les frais: Les « Jours » étaient souvent émaillés de ses interventions qui venaient bousculer le consensus que les prêtres ont l'habitude de donner aux directives tombées d'en haut ;

- Son acharnement à la restauration de l'église, et en partie de son presbytère. De son église, d'abord, bijou de l'architecture Trégorroise : Elle tombait en ruines, il fallut d'ailleurs la fermer, la commission de sécurité l'ayant déclarée dangereuse.

Les cérémonies furent assurées dans l'ancienne école publique mise à sa disposition par la Mairie. La T.V. a retransmis la messe de Noël célébrée dans ces locaux provisoires. La restauration lui a demandé des démarches, de l'argent, du travail. Fait remarquable, l'abbé Bihanéis a su rassembler pour cette œuvre commune les gens de toutes opinions, réunis dans « l'association des amis de « Guimaëc ». Et en retour, cet effort unanime a créé entre tous un esprit fraternel, communautaire. Qui durera après lui. C'était sa façon, concrète, de « faire œuvre de prédicateur de l'Evangile ».

Pierre a travaillé aussi à remettre en état la chapelle de N.D. de la Joie, où se tient un pardon, et enfin son presbytère : Il y a travaillé de ses mains, décapé les murs, refait les joints.

Le bulletin de Guimaëc fera aussi état du pot de l'amitié lors du départ du recteur. Une foule nombreuse, des visages inattendus, une émotion. C'était le 26 juillet 1979.

Pierre va se retrouver seul, chez sa sœur, à Brest. Sa santé est délabrée. Les copains de sa jeunesse meurent : Pierre Madec, Georges Sohier, Jean Roussain. Cependant, il reçoit des visites, des amis. En ramenant l'un d'eux, un soir, a lieu l'accident, la catastrophe. Pierre est encore plus seul, bloqué dans sa solitude intérieure, de plus rivé à sa chaise par sa vertèbre brisée qui le fait sans cesse souffrir, ramassé sur sa respiration qu'il lui faut arracher à ses poumons.

A quoi pense-t-il pendant ces heures ?

Il était au bout de son rouleau.

Il disait la messe à table, toujours assis.

Parfois il ne pouvait pas finir une prière, ou un geste : « L'heure était venue ». Il rejoignait son maître.